

JOËL PRALONG

LE VERTIGE DU SUIC DE

*Lettre aux proches
désespérés*

EDB

De par sa vocation de prêtre, Joël Pralong côtoie des jeunes tentés par le suicide ainsi que des familles touchées par une telle épreuve.

Ce sujet tabou, dont on n'ose pas parler, suscite nombre de questions : est-ce un acte de courage, une fuite ou une lâcheté ? Est-ce un acte vraiment libre et pleinement responsable ? La mort pour un suicidé c'est quoi ? La personne ira-t-elle au Ciel ? Qui est responsable et surtout quelle prévention peut-on envisager ?

L'auteur n'élude aucune de ces questions. Il délivre un message de consolation et d'espérance et célèbre le don de la vie.

Un livre qui pourra éclairer bien des personnes et ouvrir au dialogue !



Joël Pralong, curé dans le diocèse de Sion, en Suisse, a été ordonné prêtre en 1984. Il s'intéresse aux voies spirituelles qui aident la personne humaine à grandir et à devenir pleinement elle-même, au-delà de ses failles, manques et fragilités.

COLLECTION VERBE DE VIE



Cette collection lancée à l'initiative de la Communauté du Verbe de Vie (Notre Dame de Fichermont, rue de la Croix 21A, 1410 WATERLOO – BELGIQUE) regroupe des ouvrages dont les auteurs sont en lien direct avec elle. Ils abordent des thèmes de vie spirituelle fondamentaux pour la vie et la vocation du disciple du Christ. Les différents ouvrages de cette collection, centrés sur la Parole de Dieu et les enseignements de l'Église, contribuent à la construction et la croissance dans l'amour de Dieu et l'amour de l'Église

*



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

du compte, c'est l'ordinateur qui te commande en maître et non plus toi. Là, tu en perds ta liberté chérie. À quoi ou à qui obéit-on ? Suis-je libre lorsque je ne peux plus me passer de certains programmes de télévision, d'ordinateur, de musique, de boisson alcoolisée, ou de tout autre chose, pour me sentir bien ? Suis-je libre lorsque je me sens dépendant du regard des autres, de la mode à suivre ou de telle personne ? Intérieurement, suis-je libre de prendre sereinement une décision lorsque des pensées me tourmentent ou m'obsèdent, lorsque des pulsions parasitent mon esprit d'initiative, quand la jalousie, l'envie, la colère ou l'angoisse faussent mon raisonnement ? Suis-je vraiment le maître de mes décisions ou ai-je d'autres maîtres devant qui je plie servilement ? Tu l'as dit toi-même, cette liberté-là crée le vide et le mal-être, et tu peines à la gérer.

– Mais alors, c'est quoi la liberté ?

– Je te pose une autre question, Kévin. D'après toi, quels sont tes vrais besoins, ces besoins fondamentaux communs à tous les humains ?

– Aimer et être aimé, je pense.

– En effet. L'amour est le Bien auquel nous aspirons tous. Avant de poser un choix, de prendre la bonne décision, il faut te demander si ton acte va dans le sens de l'amour ou non, s'il est pleinement réfléchi ou au contraire le jouet d'envies et de passions égoïstes. Être libre c'est agir dans le sens de l'amour. L'amour est supérieur à la liberté, il la précède. Il est juste de dire : « Être libre, c'est aimer. » La preuve, Kévin, tu n'es pas né d'abord libre, et tu n'as pas décidé de naître, mais tu es venu au monde aimé. Tu es le fruit de l'amour d'un homme et d'une

femme. Ensuite, avec beaucoup d'amour, tes parents t'ont appris à poser les bons choix, à être libre. La liberté, c'est comme la clef de contact de ta voiture. Elle te fait démarrer pour foncer dans la bonne direction et non dans un mur. Mais avant de tourner la clef, tu es censé savoir manœuvrer le véhicule, connaître la route et ta destination. La clef de contact te donne le droit et le pouvoir de bien conduire et de bien te conduire. C'est cela la liberté : le pouvoir de bien agir et non pas d'agir à ta guise, selon tes envies et tes caprices, par exemple en roulant à 180 !

– Aimer, être aimé, c'est beau tout ça, et surtout vrai. Mais ce n'est pas facile d'aimer et donc d'agir juste.

– Tu as raison. L'amour humain est limité, il se heurte aux jalousies, aux déceptions, à l'égoïsme, au besoin de dominer, d'être au-dessus des autres, etc. C'est parce que l'amour est limité qu'il nous laisse pressentir un autre amour, un amour plus grand, qui aimante notre cœur vers lui, un amour avec un grand « A », celui de Dieu. Saint Augustin n'hésite pas à chanter : « Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en toi ! » Dieu, c'est l'achèvement de tous nos bonheurs, à l'image de l'océan où tous les cours d'eau s'épanouissent et finissent leur course.

– Alors, comment être sûr d'agir dans le bon sens ? As-tu des pistes à me proposer ?

– N'agis pas précipitamment, sans discernement. Écoute ce que ton cœur te dit, questionne ton expérience, demande conseil à d'autres et demande-toi si l'acte que tu vas poser correspond à l'amour. Tu peux aussi interroger Dieu, il parle à

ton cœur. Il te conseille et t'aide à poser des actes justes et bons. Dieu n'est-il pas le créateur de l'amour ?

Ce dialogue est éclairant pour la suite de notre réflexion.

Une liberté mal comprise, ou un excès de liberté, conduit à l'esclavage des passions et éclipse l'amour. La liberté sans l'amour conduit effectivement à une impasse : l'individu cherche continuellement à se satisfaire lui-même, à vouloir son propre bien-être au détriment de celui des autres, à répondre aux sollicitations de son ego. Il se laisse ainsi diriger par ses mouvements pulsionnels, colère, haine, angoisse, tristesse, convoitise, sexualité, sans tenir compte du désir des autres. Il est donc juste de dire que « plus j'aime et plus je suis libre », ou encore avec saint Augustin : « Aime et fais ce que tu veux », car dans ce cas, liberté et volonté agissent toujours en vue d'un bien, et jamais pour répondre à des sollicitations égoïstes.

Ce texte de Michel Quoist est révélateur :

« La plupart des hommes se croient libres lorsqu'ils peuvent dire : "Je fais ce que je veux", c'est-à-dire : "Je n'ai pas de menottes aux mains, aucune contrainte physique qui me retient... Je peux satisfaire toutes mes impulsions, mes instincts, rien ni personne ne m'en empêche." Cette liberté est celle de l'animal sauvage, mais non pas celle de l'homme, encore moins celle du fils de Dieu. Même si tu es étendu sur un lit, complètement paralysé, même si tu es prisonnier au fond d'une cellule de condamné, si tu le veux, tu peux demeurer libre, car ta liberté ne se situe pas au niveau de ton corps, mais au niveau de ton esprit. C'est toi et toi seul qui, avec la complicité des autres et des choses, limites ta liberté. Si tu veux être libre, il faut te battre contre toi, il faut conquérir "ta" liberté. Si tu dis :



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

la conversion, ce qui faisait dire à Karl Barth : « Seul se repent celui qui a déjà trouvé le Dieu qui fait grâce¹⁸. »

À partir de là, le péché cesse d'être un maître qui se sert de moi, je n'en suis plus ni l'esclave ni la victime. Je peux volontairement et librement coopérer au péché qui s'introduit en moi, comme aussi me réfugier sous la puissance salvifique du Christ pour lui remettre ma liberté. Avec le Christ, je reçois la force de résister au péché.

Y a-t-il une différence entre les notions de « faute » et de « péché » ?

Bien que synonyme de faute objective, le « péché » introduit une nuance essentielle : il n'est pas d'abord la transgression d'une loi, mais la rupture de confiance envers Quelqu'un, Dieu. Le péché ne se conçoit pas en dehors d'une relation positive avec Dieu. « On ne se reconnaît pas pécheur en se plaçant en face de son péché comme d'un miroir qui nous renverrait les mauvais côtés de nous-mêmes, mais en présence de Dieu dont le regard d'amour fait fondre le péché comme neige au soleil. Le sens biblique du péché a ceci de particulier, c'est que nous en sommes libérés au moment où nous entrons dans une relation de confiance, de repentance et d'aveu de nos fautes envers lui¹⁹. »

La pleine responsabilité personnelle engagée dans le péché se trouve liée à trois conditions :

- la personne sait que ce qu'elle va faire est mauvais, par exemple : cet objet m'attire, je veux le dérober ;
- de plus, elle a conscience de la gravité de son acte, son *intention* perverse : je sais que voler cet objet va gravement léser

son propriétaire ;

– elle y engage sa volonté libre en se donnant les moyens adéquats, ce qu'on appelle le « plein consentement » : l'objet est enlevé.

Dans cet exemple, l'individu agit en toute connaissance de cause. La faute est volontaire, l'intention est mauvaise, la responsabilité est totale.

Dans d'autres situations, la responsabilité peut être fortement diminuée, voire quasi nulle lorsque des mouvements irrationnels passionnels éteignent les lumières de l'intelligence et s'emparent de la volonté. Par exemple : j'ai l'intention d'aller trouver mon copain dans le but de me réconcilier avec lui, surtout que notre brouille ne part que d'un bête malentendu. Mais voilà que la discussion tourne mal : on s'échauffe, je ne me contrôle plus, je l'insulte et m'en vais en claquant la porte ! Au départ, l'intention était bonne, mais par suite, le péché s'est servi de la colère et a tout fait basculer dans le mauvais sens. Ne le disons-nous pas souvent : « Je ne voulais pas te blesser, mais c'est sorti tout seul, c'était plus fort que moi ! »

En résumé, l'homme pèche :

– par ignorance : « Je ne pensais pas faire mal, je ne le savais pas ! » ;

– volontairement, en toute connaissance de cause ;

– par un aveuglement passionnel : la gifle qui part sur le coup de la colère ;

– par une volonté perverse qui choisit délibérément le mal, contre Dieu, en rejetant sa loi, ce que les Évangiles nomment « *le péché contre l'Esprit Saint* » (Mc 3, 28-30 ; Mt 12, 31-32 ;

Lc 12, 10).

Qu'en est-il alors de la responsabilité de la personne qui se suicide ?

Objectivement, l'acte du suicide est un mal parce qu'il fait mal.

En me parlant d'un jeune qui avait mis fin à ses jours, son copain qualifiait son acte de geste courageux : « Il a choisi la lumière, il est maintenant mieux que nous ! » Sur quoi je répondis :

- Est-ce que le geste de ton copain te fait mal ?
- Terriblement, oui.
- D'après toi, combien d'autres personnes ont terriblement mal en ce moment ?
- Il y a ses parents, ses proches et des quantités d'amis.
- Estimes-tu toujours que son acte soit un bien ?
- Les choses vues sous cet angle, j'avoue que non.
- Donc, on ne peut pas dire que c'est un acte courageux, puisque son geste plonge tant de personnes dans l'angoisse !

En disant cela, je ne juge pas la personne qui s'est donné la mort, mais bien l'acte du suicide. Qu'en pense l'Église ? Pour elle, le suicide est un acte mauvais, car il s'oppose à la vie, condition du bonheur, et qui plus est : un don de Dieu.

Le Catéchisme résume sa position :

« Chacun est responsable de sa vie devant Dieu qui la lui a donnée. C'est Lui qui en reste le souverain Maître. Nous sommes tenus de la recevoir



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

d'une « grâce de lumière » au moment de la mort.

Le philosophe **jean Daujat** (1906-1998) note que « l'instant même de la mort est un instant de lucidité totale ».

En parlant de la stigmatisée de Châteauneuf-de-Galaure, le père Finet témoigne : « **Marthe robin** m'a fait savoir que quand des jeunes qui ne pratiquaient pas meurent dans l'ignorance de Jésus, il va se passer plusieurs heures avant le jugement définitif ; et même plusieurs jours, où le Seigneur va se montrer à eux dans toute sa lumière ; et va leur demander : *Veux-tu de mon Amour ?* En général, les jeunes disent *oui*. »

Selon Mgr **D'Hulst** (fin du XIX^e siècle), une « apparition du Christ » précède la mort, au moment de l'agonie. L'âme se sent ainsi attirée vers la miséricorde divine²³.

En nous appuyant sur cette thèse, on remarque que le processus de la mort commence par l'agonie. En effet, l'agonie est déjà ce temps ouvert sur l'au-delà qui est aussi le temps de Dieu. Intérieurement, l'agonisant vit un véritable combat entre la lumière et les ténèbres. Il s'en passe des choses à ce moment-là, dans la conscience spirituelle d'un comateux, loin de notre perception ! Le film de sa vie défile et défile encore, traversé par la lumière de Dieu. L'homme apparaît dépouillé de toutes ses apparences, il plonge à la racine de son être et se trouve en contact avec l'Être divin. Sous l'effet de la lumière, considérant ce que fut sa vie, il se débat, doute, désespère, se sentant si misérable face à l'Amour, se croyant rejeté par Dieu. Il lutte contre les tentations et finit enfin par se jeter dans la lumière, jusqu'au lâcher prise, jusqu'à l'abandon final entre les mains de Dieu. Il semble bien que tout peut aussi se jouer au moment de

l'agonie : le choix ou le refus du salut éternel. Sainte Faustine, canonisée par le pape Jean-Paul II en 2000, a vu explicitement les événements situés à l'agonie. Elle constate qu'il s'agit bien d'un « moment qui dure », d'une lutte et d'un choix pour l'âme :

« J'accompagne souvent les âmes agonisantes et je leur obtiens la confiance en la miséricorde divine. Je supplie Dieu de leur donner toute la grâce divine, qui est toujours victorieuse. La miséricorde divine atteint plus d'une fois le pécheur au dernier moment, d'une manière étrange et mystérieuse. À l'extérieur, nous croyons que tout est fini, mais il n'en est pas ainsi. L'âme, éclairée par un puissant rayon de la grâce suprême, se tourne vers Dieu avec une telle puissance d'amour qu'en un instant, elle reçoit de Dieu le pardon de ses fautes et de leurs punitions. Elle ne nous donne à l'extérieur aucun signe de repentir ou de contrition, car elle ne réagit plus aux choses extérieures. Oh ! Que la miséricorde divine est insondable !

Mais horreur ! Il y a aussi des âmes qui, volontairement et consciemment, rejettent cette grâce et la dédaignent. C'est déjà le moment même de l'agonie. Mais Dieu, dans sa miséricorde, donne à l'âme dans son for intérieur ce moment de clarté. Et si l'âme le veut, elle a la possibilité de revenir à Dieu.

Mais parfois, il y a des âmes d'une telle dureté de cœur qu'elles choisissent consciemment l'enfer. Elles font échouer non seulement toutes les prières que d'autres âmes dirigent vers Dieu à leur intention, mais même aussi les efforts divins²⁴. »

Ce texte de sainte Faustine sur l'heure de la mort nous est précieux. Il est sans doute le plus explicite de tous ceux que nous avons trouvés. Il se situe bien à l'heure de la mort, sur le lit d'agonie, et non après la mort. Souvent, le Seigneur encourage sa servante à transmettre un message de confiance en

la miséricorde divine :

« Toutes les âmes qui vénéreront ma miséricorde et propageront sa gloire en incitant les autres âmes à la confiance en ma miséricorde – ces âmes ne connaîtront pas l’effroi à l’heure de la mort. *Ma miséricorde les abritera lors de cette dernière lutte. [...] En rentrant dans ma solitude, j’entendis ces mots : “Je défends chaque âme à l’heure de la mort comme Ma propre gloire. Que l’on récite ce chapelet soi-même²⁵, ou bien que d’autres le récitent pour l’agonisant, l’indulgence est la même. Quand on le récite auprès de l’agonisant, la colère divine s’apaise, la miséricorde insondable s’empare de son âme et les profondeurs de Ma miséricorde sont émues par la douloureuse Passion de Mon Fils.”* Oh ! Si l’on pouvait comprendre combien est grande la miséricorde du Seigneur et que nous en avons tous besoin, surtout à cette heure décisive²⁶ ! »

Que ce soit au moment de l’agonie ou plus tard encore, nous pouvons faire confiance à cette grâce divine de lumière qui brille sur toutes personnes décédant de mort brutale, tragique ou à la fin d’une longue maladie. Cette grâce leur offre la possibilité d’un choix décisif, d’une ultime décision. S’il ne nous appartient pas de porter un jugement sur le salut d’une âme, il est de notre devoir d’accompagner par la prière la personne partie, et d’espérer pour elle et avec elle son entrée dans la lumière.

Et le jugement après la mort, c’est quoi ?

Dans la ligne de ce qui vient d’être dit, un jugement divin se justifie-t-il ? Se retrouvera-t-on à la barre des accusés, confrontés à un juge impartial ?

Selon saint Jean, il s’agit davantage d’un auto-jugement :



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Chapitre 3

AU CARREFOUR DES ÉCRITURES : UNE PAROLE D'ESPÉRANCE

Ta parole, Seigneur, une lampe sur notre route !

Jésus a-t-il prêché la bonne nouvelle seulement aux vivants ?

Si l'on en croit Pierre, l'annonce s'adresse également aux défunts durant l'heure de la mort : « *C'est pour cela, en effet, que même aux morts, la bonne nouvelle a été annoncée, afin que, jugés selon les hommes dans la chair, ils vivent selon Dieu par l'Esprit.* » (1 P 4, 6) Dieu veut se faire connaître à tous les hommes, en pleine conscience, parce qu'il veut les sauver tous. Le théologien catholique François-Xavier Durrewell va exactement dans ce sens :

« Dans sa mort, le Christ a porté la Bonne Nouvelle aux hommes des temps anciens (1 P 4, 6) [...]. Le dogme de la “descente aux enfers” signifie que, dans sa mort glorifiante, Jésus rejoint tous les hommes dans leur mort, depuis les origines, et leur offre, dans leur mort, la grâce du salut³⁵. »

Ensuite, chacun peut décider librement de son propre sort.

Dans ce qui suit, j'ai glané pour vous, chers parents et chères familles, quelques gerbes bibliques qui nourriront certainement votre espérance en l'action salvifique du Christ dans la mort de votre enfant chéri, parti brutalement. J'ai choisi à dessein des textes familiers, susceptibles de parler à vos cœurs et d'allumer une étoile dans le ciel sombre et mouvementé de vos souvenirs.

Ces textes m'ont tant de fois accompagné et soutenu lors des funérailles de jeunes suicidés. À force de les lire et de les méditer, j'y ai recueilli tout au fond de moi le murmure d'une parole vivante et le frôlement d'une « présence » qui vous laisse dans une paix toute divine. Dieu est Parole, et cette Parole se fait chair dans vos chairs meurtries et vos existences en quête de sens. Parole de Dieu pénétrant la dure réalité de l'absence, mise au défi de vos questionnements ou de vos révoltes, face à l'inacceptable. Puisse-t-elle s'ériger en phare sur une haute mer agitée, et parsemer votre chemin angoissé de balises et de certitudes.

Confronté moi aussi au tragique, aux tragédies qui sont les vôtres, je vous livre ici simplement et humblement le fruit de ma méditation personnelle appuyée sur la Parole de Dieu. Il ne s'agit pas d'un cours biblique, mais d'un message qui fait du bien au cœur, d'un coup de soufflet sur des braises qui couvent sous la grisaille du quotidien. Recevez-la de la bouche d'un pasteur épris de ses brebis qui souffrent, ou d'un curé qui s'adresse à ses paroissiens.

Chute mortelle

Roland s'est jeté du cinquième étage ! Il avait laissé sous-entendre que la vie lui était devenue un fardeau insupportable ; mais que faire pour lui ? Sa maman l'a trouvé ainsi, inanimé sur l'asphalte. Cette image ne la quittera plus jamais. C'est toujours la même prière qui monte de son cœur : « Seigneur, je t'en supplie, dis-moi que tu étais là, au pied de l'immeuble ! Dis-moi que tu l'as accueilli dans ta maison ! » Parfois, le Seigneur lui répond en lui faisant sentir sa présence au-dedans d'elle.

Alors, une grande paix l'envahit et ne la quitte plus pendant des jours et des jours. Sans ces « réponses » et ces grâces sensibles, la vie pour elle serait intenable.

Le livre des Actes des Apôtres (20, 7-12) nous conte une histoire à peu près similaire à celle évoquée. Celle-ci se déroule à Troas, « le premier jour de la semaine », qui commémore la Résurrection, notre dimanche. La communauté chrétienne fait corps autour de Paul pour « rompre le pain », c'est-à-dire célébrer l'Eucharistie. Durant l'agape, un jeune, du nom d'Eutyque, somnole au fond de la pièce, assis sur le rebord de la fenêtre. Tandis que Paul parle, Eutyque sombre dans le sommeil et chute du troisième étage. On le retrouve mort ! Paul se précipite en bas, le prend dans ses bras en annonçant que son âme vit. Ensuite, la célébration continue par la « fraction du pain » et une suite d'homélie jusqu'à l'aube. Quel réconfort pour tous de savoir le garçon vivant !

Ce jeune homme assis sur « le bord » de la fenêtre ne ressemble-t-il pas à tant de nos jeunes d'aujourd'hui, en marge des conventions sociales et des traditions religieuses, qui se tiennent à l'écart ?

Un jeune marginal, qui joue avec le danger, placé sur « le fil du rasoir », flirtant avec les extrêmes, prêt à verser du mauvais côté, à tomber dans le vide ?

Ce jeune, qui ne trouve pas sa place dans la société ni dans l'Église, n'entend personne d'autre que lui-même.

La Parole de Dieu ? Cela fait belle lurette qu'il ne l'écoute plus. Il devait bien avoir quinze ans lorsqu'il annonça tout de



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

passé ? En tirer les nécessaires leçons, puis l'enfourer dans la miséricorde de Dieu et n'en retenir que les « pierres vivantes » qui serviront à bâtir le futur. « C'est vrai, nous n'avons pas toujours fait juste avec nos enfants, mais nous y avons mis tout notre cœur afin qu'ils trouvent leur équilibre et leur propre chemin », me dit-on parfois avec bon sens. À partir de là, il faut adopter les réflexes de l'automobiliste. Accroché au volant, son regard se porte sur la route à travers le pare-brise et, quelquefois seulement, un bref coup d'œil jeté dans le rétroviseur, en direction du passé. Jésus nous précède, il est le chemin, la route, la vérité et la vie. C'est en lui que nous devons nous fixer. À trop regarder dans le rétroviseur, on risque l'accident...

Il est trop tôt pour nous, Seigneur, pour nous retourner en arrière et relire le passé. Tout est encore tellement embrouillé et blessé. Mais nous savons maintenant, grâce à ta Parole, que nous sommes invités à regarder devant nous, là où tu te trouves. Tu viens nous prendre par la main sans nous poser de questions indiscretes. Avec toi, nous pouvons vivre, espérer, avancer, persuadés qu'à chaque jour suffit sa peine et que demain saura se préoccuper de nous. Aide-nous, Seigneur, à nous installer dans le moment présent, à nous fixer en toi maintenant pour tenir debout. Amen.

Jésus, touché par votre chagrin

L'événement se déroule dans la ville de Naïm (Lc 7, 11-17). Jésus, entouré de ses disciples, arrive près de la porte de la ville au moment où l'on porte en terre un jeune homme, un fils unique dont la mère est veuve. Elle est accompagnée d'une foule considérable. Cette femme pleure abondamment. En la voyant ainsi, Jésus est « pris aux entrailles ». Il lui dit : « *Ne pleure plus !* » Il s'avance et touche la civière. Par ce geste,

c'est surtout les entrailles broyées de cette maman qu'il veut toucher. Puis il dit : « *Jeune homme, je te l'ordonne, réveille-toi.* »

Alors, le mort s'assied et se met à parler.

Nous retrouvons le verbe utilisé pour parler de la résurrection du Christ, qui dit littéralement : « Sois levé », au passif, et non « Lève-toi », signifiant par là que le mort doit être relevé par la puissance de Quelqu'un d'autre, Dieu, afin que nous sachions « *quelle immense puissance il a déployée en notre faveur à nous les croyants ; son énergie, sa force toute-puissante, il les a mises en œuvre dans le Christ, lorsqu'il l'a ressuscité des morts* » (Ep 1, 19). « La résurrection physique du fils de cette veuve présage toutes les résurrections à venir, de ces morts où nous entraîne le péché⁴⁴. »

Autre détail qui vient gonfler notre espérance : « *Le mort se met à parler* » en réponse à la parole forte de Jésus : « *Je te l'ordonne, lève-toi.* » Un dialogue de confiance s'instaure entre les deux.

En redonnant le fils à sa mère, Jésus vient fortifier votre espérance, chers parents. Bouleversé par votre chagrin, c'est comme s'il vous disait : « Votre fils (fille) a entendu mon appel, il a répondu positivement. » Faites vôtre cette Parole de Dieu, afin que votre espérance s'élève en reconnaissance et en action de grâce. C'est sûr, ce passage de l'Écriture nous oriente davantage vers les personnes chagrénées et effondrées que vers le mort.

« *Jésus le redonne à sa mère* » (et non « le rendit » comme dans certaines traductions). Don qui veut dire cadeau de Dieu,

grâce imméritée. Un cadeau cache toujours une surprise à découvrir avec émerveillement.

Quelle est donc cette surprise ?

Le cadeau dévoile à la maman un lien nouveau, fort et intime avec son fils ressuscité et « éveillé » à la vie éternelle. Elle perçoit désormais à l'intérieur d'elle-même, dans ses « entrailles » de maman, les battements d'une présence spirituelle, profondément intérieure.

Voici deux témoignages poignants venant illustrer ce morceau d'Évangile. Le premier me vient de Sophie, une mère que je connais bien :

On n'a pas senti venir. Hervé était du genre hyperactif, fonçant à 250 à l'heure. Un jeune jovial, intelligent, plein de promesses. À la suite d'un petit accroc très mal digéré (accident de voiture), je ne sais quelle pulsion l'a poussé à avaler des barbituriques. Nous ne saurons jamais le motif de ce geste. Peut-être que ses quantités d'activités étaient une manière de fuir un problème profond qu'il y avait en lui, et qu'il n'osait se l'avouer ? Il nous a laissé ce seul mot : « Je vous aime très fort ! »

Cela a été très dur pour moi, sa maman, car nous avions entre les deux une relation quasi fusionnelle : il me partageait tout, j'avais l'impression qu'il n'y avait pas de secret entre nous. À la suite de sa disparition, je revivais tous les jours les douleurs de l'accouchement, plus fortes que lors du premier. Elles ne disparaissaient jamais, mon fils ne parvenait pas à s'arracher de moi. Je rencontrai un prêtre sur mon chemin qui me lâcha une parole libératrice de ces maux : « Tu sais, c'est comme un accouchement à l'envers. Ton fils, tu l'auras toujours en toi, il ne te quittera plus, laisse-le entrer. » Ces propos ont atténué ma douleur et j'ai laissé mon fils rester en moi. C'est un deuxième enfantement, une naissance au monde de Dieu. Mais le fils qui est en moi est différent, il m'aide à vivre, à espérer. C'est pourquoi je suis sûre maintenant qu'il est dans le bonheur éternel, mes entrailles en témoignent.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

personnes qui leur ont fait tant de bien.

Une gêne s'installe, des questions se posent : « Que faire et que va-t-on leur dire ? Doit-on leur parler du drame ? Ou bien faire comme si de rien n'était ? Les paroles ne sont-elles pas souvent des lames de rasoir ? En allant les visiter, ne va-t-on pas les étouffer ? » On se sent littéralement démuné.

Et pourtant...

... Ce que l'on reçoit des autres quand on souffre, les petites choses du quotidien, les petits gestes, prennent une signification énorme : un petit coup de fil, un mot écrit à la hâte pour dire « qu'on est avec » ou « qu'on prie pour vous », une brève visite, un bouquet de fleurs déposé discrètement devant la porte, et bien d'autres délicatesses. « Mon Dieu, comme ça nous fait du bien ! ça nous fait tenir debout », me confient les personnes éprouvées. La moindre attention devient cadeau. Écoutez votre cœur : l'amour est tellement inventif⁵³ !

Un avenir possible

Le matin de la Résurrection, Marie de Magdala reste dehors, près du tombeau, et elle pleure (cf. Jn 20, 11-18). Elle regarde à l'intérieur : le tombeau est vide. Deux anges lui demandent pourquoi elle pleure. Elle leur répond : « *Ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais pas où ils l'ont mis.* »

Comme Marie vous ressemble, chers parents !

Vous vous réveillez un matin sans lui, sans elle, et vous vous demandez au milieu des larmes si vous ne rêvez pas : « Mais où est-il ? Qui l'a enlevé ? » Vous le cherchez instinctivement

partout dans la maison, le fouillant dans vos pensées. Vous devez bien vous rendre à l'évidence : « Il n'est plus là, on ne sait pas où il se trouve ! » Comme elle, vous aussi restez « dehors » à chercher à l'extérieur...

Pourtant, Jésus est là, tout proche, mais elle ne sait pas que c'est lui. Lui aussi s'intéresse à ce qu'elle cherche : « *Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?* » Le prenant pour le jardinier, elle répond : « *Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis et j'irai le prendre !* »

Alors, Jésus prononce le nom qui va la retourner vers lui : « *Marie !* » Aussitôt, elle reconnaît celui que son cœur aime : « *Rabbouni* », lui dit-elle, qui se traduit affectueusement par « petit Maître ». Dans la nuit de la mort se profile le Vivant, un avenir nouveau s'ouvre, un avenir de vie possible, mais autrement.

Marie se retourne deux fois : la première fois vers le tombeau pour y pleurer, la seconde vers le Vivant pour commencer une vie nouvelle, une relation autre.

Deux retournements caractéristiques du temps de votre deuil : tantôt vous cherchez le bien-aimé là où il n'est plus, à l'extérieur ; tantôt un frémissement de vie vous attire à l'intérieur de vous-mêmes, et vous retrouvez la force de vivre et de poursuivre votre chemin.

Jésus lui dit : « *Ne me retiens pas ! Car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Pour toi, va trouver mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu !* » Jésus laisse entrevoir à Marie l'intimité vers laquelle elle doit tendre désormais, qui se situe non plus dans

un toucher physique et sensible, mais dans son cœur. S'éloignant du tombeau, le dedans drapé de la lumière du Ressuscité, son avenir s'inscrit maintenant au milieu de ses frères, comme une lampe diffusant sereinement la nouvelle.

La vie de votre enfant a désormais quitté l'univers physique, celui du toucher.

Au Christ vivant qui est en vous, vous pouvez confier votre fils, votre fille, et ne plus rester « dehors » où il fait si froid.

Votre deuil aura franchi une étape importante lorsque vous l'abandonnerez librement et consciemment entre les mains du Christ.

Alors, seulement, vous commencerez à sentir bouillonner la vie en vous.

Un avenir possible s'ouvrira enfin. Et vous aussi, vous serez témoins...

Voilà ce que me confient les parents de Nicolas, quelques années après son suicide :

Ce jour-là, nous nous promenions dans la nature. À travers la fine pluie qui nous arrosait, deux arcs-en-ciel l'un derrière l'autre s'offrirent à nos regards : « Tiens, dis-je à mon épouse, Dieu fait deux fois alliance avec nous. Le premier arc, c'était notre mariage ; le second, c'est l'arrivée de notre fils Nicolas. » Le soir, en rentrant à la maison, nous apprîmes le suicide de notre fils ! Je dois avouer que ces deux arcs-en-ciel ont été de vrais signes de Dieu : ils nous ont soutenus à ce moment-là !

Après un suicide, on se dit que notre vie est finie et que nous n'aurons plus un jour de bon devant nous. Eh ! bien, c'est faux, je te l'affirme. La vie est toujours plus forte, elle reprend le dessus tôt ou tard.

Au tout début, je l'avoue, les mots de la prière me restèrent au fond de la



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

de Calcutta, elle est en nous, lorsque nos pensées négatives étouffent les positives, préparant ainsi le terrain à la guerre des mots et des gestes. Calcutta nous dépeint un tableau à deux visages. Le premier, aussi gris que le nuage de pollution qui maquille le ciel de la ville, reflète le désespoir et la fatalité.

Le second, coloré des couleurs de l'amour, dépose, sur cet arrière-fond de grisaille, les couleurs de l'arc-en-ciel. Désormais, grâce à Calcutta, les jeunes peindront autrement leur avenir. Ils ont appris, ici, comment faire danser le pinceau de l'espoir sur une toile sombre. Les couleurs de l'arc-en-ciel, ils les possèdent. Ils savent maintenant qu'ils ont beaucoup à donner. L'amour se conjugue avec existence et joie d'exister. Sans l'amour partagé et reçu, le doute s'installe, l'envie de ne plus exister se fait toujours de plus en plus forte⁶¹.

Le suicide d'un jeune ou d'un moins jeune, nous ne devons pas seulement le considérer comme un fait individuel (il était malade, dépressif, mal dans sa peau), mais comme un phénomène social, signe d'une société dépressive qui ne parvient plus à garder ses membres en vie, qui ne sait plus être créatrice de sens et de bonheur. Le départ tragique de l'un des nôtres nous éclabousse : qu'avons-nous fait de lui, d'elle, « qu'as-tu fait de la vie de ton frère » ? Le suicidé nous lance un message, une bouteille à la mer : « Ce monde est trop dur, ce monde que vous êtes, ce monde d'indifférence avec cette soi-disant tolérance que vous prônez tout le temps, mais qui, en réalité, se désintéresse de ces souffrances enfouies et gardées secrètes, à force de "tolérer" que chacun fasse ce qu'il veut. » Finalement, n'est-ce pas « son problème » ? N'avons-nous pas

fabriqué un système individualiste, basé sur la compétition et les rapports de force, qui fabrique à son tour des frustrés et des malheureux ?

Ensemble, nous devons inverser la vapeur de cette machine infernale aux rouages trop bien huilés, écartant brutalement le faible qui ne produit pas assez, qui n'est pas suffisamment compétitif, pour remettre au premier plan la relation ou tout bonnement... l'humain !

Je fais allusion à cette « civilisation de l'amour », où chacun est accueilli tel qu'il est et pour ce qu'il est, comme membre à part entière de notre humanité, et tout particulièrement le pauvre et le petit qui, lui aussi, a tant à nous donner.

Concrètement, il est urgent de créer et de favoriser des lieux et des groupes d'écoute, d'échanges et de dialogue dans tous les milieux : familiaux d'abord, puis scolaires, professionnels, sportifs, etc. Pour ce faire, l'État doit en être convaincu et s'engager afin de promouvoir une hygiène psychologique et spirituelle.

Je ne pense pas que c'est en changeant les structures de la société qu'on résoudra les problèmes de solitude, d'isolement et de misère psychologique, mais en changeant les cœurs ! Pour aller dans ce sens, il est inutile d'attendre du changement chez les autres, mais d'abord en soi-même, en luttant contre toutes formes d'égoïsme qui nous replie sur nos suffisances. Chacun doit se sentir responsable de son voisin et s'inquiéter lorsqu'il le voit s'assombrir, à l'exemple du « bon Samaritain » pris aux entrailles, même devant un étranger qu'il n'a jamais croisé.

Par ailleurs, si nous voulons construire une « civilisation de l'amour », il importe que l'Occident redécouvre ses racines chrétiennes. Pour que nous soyons efficacement et sincèrement ouverts à la diversité, ce qui est premier, c'est notre identité. Une identité forte, bâtie sur le roc des valeurs chrétiennes qui ont édifié l'Europe. Sans cela, l'autre, le différent, celui qui fait peur, aura tôt fait de nous ébranler. S'il fait peur, c'est parce que nous ne savons pas qui nous sommes, avouant ainsi la fragilité de nos personnalités posées sur du sable mouvant. Les valeurs chrétiennes inspirées de l'Évangile sont imprégnées de tous les ingrédients qui facilitent la vie en commun : respect de l'autre, justice, partage des richesses, amour, charité, miséricorde, tout cela se résumant par la règle d'or : « *Tout ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le pareillement pour eux.* » (Mt 6, 31) Ces valeurs sont également porteuses de sens et de but ultime à la vie : nous savons « pour quoi » et « pour qui » nous vivons. Plus que des repères éthiques, elles nous conduisent à la découverte de Celui qui habite notre cœur, à la racine de notre être fondé dans l'Amour :

« Qu'il daigne (le Père), selon la richesse de sa gloire, vous armer de puissance, par son Esprit, pour que se fortifie en vous l'homme intérieur, qu'il fasse habiter le Christ en vos cœurs par la foi ; enracinés et fondés dans l'amour, vous aurez ainsi la force de comprendre, avec tous les saints, ce qu'est la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur... et de connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, afin que vous soyez comblés jusqu'à recevoir toute la plénitude de Dieu. »
(Ep 3, 16-19)

Aller jusqu'à ce niveau de profondeur requiert donc la foi, en



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Apprivoiser son caractère, Tu n'es pas responsable de la tête que tu as mais de la tête que tu fais, Joël Pralong, 2009.

Derrière l'écorce de ton caractère, tu es bien plus qu'il n'y paraît. En toi, comme dans une bonne terre, germent toute sorte de talents personnels, de potentialités spirituelles, de dons de Dieu inouïs, prêts à se développer. À toi de travailler ton champ intérieur pour qu'aucune de tes terres ne demeure en friche. S'appuyant sur la vision de l'homme qui se dessine à travers la Bible, la philosophie, la théologie et la psychologie moderne, l'auteur montre comment intégrer et harmoniser les passions dans l'activité humaine, par la prière, la maîtrise des pensées, selon l'enseignement des Pères et par l'exercice des vertus. Apprivoiser notre caractère ne se fera pas du jour au lendemain : c'est un travail de longue haleine, un exercice quotidien qui s'apparente à un entraînement sportif de haut niveau, mais Joël Pralong nous y aide et le résultat attendu en vaut la peine !

Un rendez-vous avec Elle, La présence merveilleuse de la Vierge Marie en nos vies, 2010.

Marie est un cadeau précieux, une perle fine qui resplendit de la beauté et de la bonté de Dieu. Vivre à ses côtés est une joie immense. Pour aider chacun à connaître ce bonheur, Sr Emmanuelle Fournier propose un parcours, ponctué de témoignages et citations, qui mènera le lecteur à un véritable rendez-vous avec Elle. Il sera ainsi accompagné de Thérèse de

l'Enfant-Jésus, Louis-Marie Grignion de Montfort, du pape Jean-Paul II et de personnes qui ont bien voulu partager leur expérience de l'intervention de la Vierge dans leurs vies. L'auteur recourt également à cette mine d'or que constituent les récits d'apparitions reconnues par l'Église. Grâce à ces témoins privilégiés de la « Belle Dame » sur notre terre, chacun percevra un peu mieux qui est Marie, sa présence dans nos vies et combien elle s'intéresse à tout ce que nous vivons au quotidien, depuis les plus lourdes épreuves jusqu'à l'examen de violon d'une petite fille.

Ce livre n'entre pas dans de grands débats théologiques, mais propose des démarches spirituelles pour méditer sur la présence de Marie. Au terme de ce parcours le lecteur pourra accueillir la Vierge Marie pour qu'elle l'entraîne dans le sillage de Jésus, dans le souffle du Saint-Esprit.

Combattre ses pensées négatives, 2011.

« Je ne vais pas bien, je broie du noir, je déprime, je n'ai plus de goût à rien... » Que ce soit de courts moments de découragement ou une déprime bien installée, nous ressentons tous des états d'âme, des coups de blues ou de cafard, des phases de mauvaise humeur ou de véritables angoisses.

Dans ce livre, Joël Pralong montre comment changer notre regard sur ces pensées négatives qui gâchent notre quotidien car « ce n'est pas l'événement qui nous rend heureux ou malheureux, mais l'interprétation qu'on s'en fait. » Il nous aide à décrypter nos sautes d'humeur comme nos crises d'angoisse et

propose des moyens très simples pour trouver ou retrouver la paix intérieure. Si nous voulons choisir la vie, si nous décidons à partir d'aujourd'hui de ne plus être « nos propres bourreaux », la balle est dans notre camp ! Au bout de la course, le résultat en vaut la peine puisqu'il consiste à trouver le véritable amour, à vivre dans et par l'amour.

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis

vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet, la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences et événements
à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :

www.editions-beatitudes.fr